

## Chapter 1

# Résistance civile et militaire dans la France de Vichy : Témoignage personnel

Gilles Bernard Vachon

[Je remercie d'abord Francis Feeley et Pierre Guerlain à qui je dois d'évoquer ces quelques souvenirs et idées, à partir de ma vie d'enfant, en France pendant et après l'Occupation nazie.

C'est en référence à mon vécu que je vais m'exprimer ; non en historien, ni en théoricien de la résistance - que je ne suis pas ; mais plutôt, si vous le permettez, en moraliste et en poète – que je suis.

Ma famille et mes amis vivaient alors à mes yeux une vie minuscule, ordinairement minuscule, et les événements qui s'y sont reflétés à travers guerre et nazisme l'a fait paraître, a posteriori, plus grande et peu ordinaire. Je vais évoquer ici une dizaine de personnes proches qui hantent ma mémoire de l'époque : *quelques Français du 20<sup>ème</sup> siècle en résistance sociale et politique, revisités, en 2008, par un ancien enfant de la « guerre de 40 » -- que j'ai été.*]

### Préambule

Au début des années 30, les congés payés n'existaient pas. Sauf dans l'Instruction Publique (bien forcée de libérer quelques semaines ses fonctionnaires). Ma mère, institutrice, avait donc décidé qu'elle accoucherait de moi la veille du jour où commençaient alors les vacances scolaires, le 14 juillet. Mais j'étais trop heureux de ma vie utérine : je ne suis sorti à l'air du monde que sept jours plus tard, faisant perdre un peu de vacances à ma mère, et à moi, quelques décilitres de lait au sein : la nounou de la rentrée m'a fait passer au biberon, pile poil, le 1<sup>er</sup> octobre. Voilà : je n'ai pas voulu naître le jour prévu, c'est le premier acte de résistance que j'aie commis – sociobiologique. Il me semble que ça venait d'un peu plus loin que moi. La personne de mon père y était sans doute pour quelque chose.]

### 1. Du prolétariat à la classe moyenne : résister et progresser

#### A. Jeunesse de mon père, Lucien Vachon

Je commence par mon père. Il était né en 1900 à Saint-Denis, au nord de Paris, dans un milieu prolétarisé. Son propre père, à lui, aurait dû travailler dans la boulangerie familiale, et peut-être en hériter ; mais très jeune, à 12 – 13 ans, il avait eu de l'asthme, et il toussait ou étouffait, plié en deux, au-dessus du pétrin où à l'époque, on remuait, à la force des bras, la pâte à pain. Ainsi devenu inapte - et sans aucune autre formation, mon grand-père est devenu simple garçon de courses et l'est resté toute sa vie : il ressemelait lui-même les chaussures qu'il usait pour épargner l'argent du bus ou du métro. Il était taciturne et morose, mais actif. Sa femme, beauceronne et débrouillarde, était couturière à domicile, situation assez précaire pour qu'elle se fasse, en outre, vendeuse à la sauvette, aux Puces, de vieux chapeaux. Ils vivaient au bord du canal de Saint-Denis, dans un petit logement ouvrier de deux pièces et demie, rue Samson, au 4<sup>ème</sup> étage. Samson est, dans la Bible, un juge vaincu par les Philistins, enchaîné et prisonnier jusqu'à sa mort. Mon grand-père ne pouvait habiter que là.

C'est dans ces murs exigus que, tous les jours de sa jeunesse, mon père a respiré à travers les poumons déclassés de mon grand-père, l'interdiction d'accéder à un l'avenir nourricier de boulanger. Renoncer à faire le pain, dans le secret des fins de nuits, à sentir l'odeur du feu, de la pâte qui cuit, la tiédeur autour du four, cette protection créatrice, symbolique, vitale, surtout dans la France de 1900... L'homme en resta sevré, frustré : poumons malades, exit homo... Mon grand-père a donc construit sa vie comme il a pu, debout sur ses pieds de coursier. Revanche marginale. Il n'était même pas ouvrier d'usine ; Il n'a jamais fait de politique. Ne pas se plaindre et tenir : c'était tout pour lui. Et puis essayer de se faire une petite retraite, acheter, pour cela, des « emprunts de chemins de fer russes »...

(1)Le contexte était passionnel ; cf. Drieu La Rochelle *L'Europe contre les Patries* (1931). Par ailleurs c'est l'époque du « Surréalisme au service de la Révolution » ; Robert Mangin, lui, vivait le Socialisme au service de la Fédération européenne.

Avec la débâcle tsariste en 1917 sa vieillesse était ruinée d'avance. Instinct aveugle derrière les barbelés du malheur.

Pour aider le prolétaire à survivre, il y a sa *proles*, sa descendance, son fils. Qui portait d'ailleurs le même prénom que lui : ce don suffisait, le misérable ne réclame rien du destin ; il avait du malheur, rien à dire de plus. Lucien Vachon le jeune et sa sœur ont payé les vieux jours de leurs parents. Rien à dire de plus.

\*\*\*

Il était fier d'avoir pu aller jusqu'au brevet élémentaire, alors que dans son milieu on se contentait du certificat d'études. Ce brevet était une belle chose, mais ses parents ne pouvaient lui donner le temps de devenir instituteur. Regret qu'il a gardé jusqu'à ses derniers jours, avoir raté la marche vers l'ascension sociale comme il la rêvait... Il fallait au contraire aider tout de suite la famille, payer son entretien de jeune homme : se faire d'abord fait trieur de boulons, ceux qu'on livrait en vrac, par wagons, et qu'on classait ensuite sur les quais de la gare avant à de les livrer aux quincailleries ; puis manœuvre dans une usine à gaz, près de la porte de Paris.

Incorporé avec sa classe d'âge en 1920, il n'avait pas participé à la Grande Guerre. Et avec ce brevet (et son ambition), il avait pu terminer son service comme sergent, une promotion. On l'avait même instruit à monter à cheval, ce qui représentait une sorte d'anoblissement, et il en tirait un plaisir sans mélange, une absolue satisfaction d'amour-propre. La patrie lui accordait enfin la reconnaissance sociale dont son milieu était frustré. (Cependant sa jeunesse urbaine et prolétaire, marquée par la précarité lui avait suffi pour juger : il est resté logiquement antimilitariste et opposé au gâchis des guerres. Cette conscience et le besoin de s'intégrer à un mouvement de masse antifasciste le feront adhérer à la Fédération des Sous-officiers Républicains.)

### B. La grande affaire de sa vie...

Mon père, la voix forte, aimait prendre la parole, s'affirmer : râleur, protestataire, conscient qu'il fallait dépasser ou sublimer ses origines, mais prudent (trop ?).

Vers le milieu des années 20, il avait pu « monter » dans les bureaux. Ce fut tout de suite, je crois, au Gaz de Paris, où il a gardé le grade de commis aux écritures presque jusqu'à sa retraite. En soi, une médiocre revanche. De même que son père n'avait pu se couler dans l'habit de boulanger, il n'a pas pu endosser celui d'instituteur. (Mais, la trentaine venue, il a cru trouver le biais : épouser une institutrice ! Il m'est facile d'entrevoir que ses émois amoureux étaient teintés de gourmandise sociale, habillés de symbole et de fantasmes : il croyait forcer son destin.)

Je l'ai toujours connu politisé, et à gauche. Il l'avait été dès sa jeunesse. En février 1934, il participe à Paris aux manifestations antifascistes devant le Palais-Bourbon. Déjà socialiste, je pense, il se joint aux batailles de rue avec les communistes organisateurs de la riposte. Il voit le sang gicler des jarrets des chevaux de la garde républicaine : les Camelots du Roi avaient des rasoirs au bout de leurs cannes, et ils renversaient les bus, y mettaient le feu. J'ignore quand il s'est inscrit à la S.F.I.O, je penche à croire que c'est à cette occasion. Puis il fait plus : présenté par un de ses beaux-frères, il devient, dans la foulée, franc-maçon, rue Cadet, dans un atelier de la Grande Loge de France.

Mais à la base, pour lui, il y avait le syndicat. Je pense qu'il n'a pas attendu d'être majeur pour se syndiquer : je n'en suis pas sûr, je n'ai pas de dates, mais c'était sa constance. Le 9 février 1934 donc, il avait participé à la grande grève antifasciste. En 1945, la guerre terminée, il n'a pas réadhéré à la CGT qui à ses yeux obéissait trop aux ordres de Moscou. (Il était un syndiqué « international-patriote », et il y en avait beaucoup comme lui.) Il est alors devenu responsable de *CGT-Force Ouvrière*, un syndicat modéré où il apportait, semble-t-il, une fougue inhabituelle ; consacrant son énergie à défendre les autres, il lui arrivait de se plaindre de ne rien pouvoir faire pour son propre avancement. Je l'aurais voulu plus radical, plus désintéressé ; j'étais adolescent, je cherchais des modèles. Il ne me les fournissait pas tous. Il affirmait souvent son mépris pour ceux qui exhibaient à la boutonnière des décorations : *C'est une honte, ils la demandent eux-mêmes !* Mais quand on lui a offert la médaille du travail, la rosette n'a plus quitté son veston : son excuse, c'est qu'il ne l'avait pas demandée. Pour se justifier peut-être, il s'est défini un jour : *Oh, au fond, je suis un anarcho-syndicaliste.* Cela signifiait : je n'aime pas qu'on m'oblige à humilier mon ego. Mais il avait l'esprit *Canard Enchaîné*.

(1)Le contexte était passionnel ; cf. Drieu La Rochelle *L'Europe contre les Patries* (1931). Par ailleurs c'est l'époque du « Surréalisme au service de la Révolution » ; Robert Mangin, lui, vivait le Socialisme au service de la Fédération européenne.

On le devine, la grande affaire de sa vie devait consister, avec ses moyens, et dans le cadre de la République (qui constituait son soutien et son point d'appui) à triompher de sa naissance pauvre, de son enfance prolétaire, et du destin que lui dessinait sa famille résiliente, certes, mais résignée. C'est une forme de résistance individuelle, très modeste mais constante ; c'est elle qui a servi de socle à ses engagements syndicaux, politiques et sociaux. C'est d'ailleurs ce qu'on doit retrouver chez beaucoup de Français de la « middle class » naissante, urbanisée, dans la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle. Celle de l'électorat socialiste de l'époque.

Schéma classique, je suppose : aux jeunes du peuple, la Troisième République et son École laïque obligatoire faisaient peu à peu miroiter une ascension sociale massive ; une revanche sur les humiliations subies par le Tiers-état sous les régimes royalistes. C'est ainsi que certaines couches populaires prennent conscience qu'une revanche est possible, individu par individu, avec un peu de chance et de volonté. (C'est ainsi, également, que le mot réaction s'est chargé d'une forte connotation socio-affective. C'est contre la *réaction*, le passé, quelques vagues que soient ses contours, qu'on résiste.) C'est aux traces de son passé que mon père résiste, et même : au passé des générations de la classe sociale à laquelle il s'assimile. Il faut avoir des vies d'humiliation derrière soi pour qu'une révolution profite longuement aux anciens vaincus, devenus vainqueurs. Avoir eu le temps de comprendre que si on avait continué à subir, on serait mort. *La liberté ou la mort* : la formule se disait dans mon milieu avec des trémolos. Parce que la résistance de base y était idéologique, républicaine. Comme ceux de sa classe sociale, mon père avait conscience qu'il avait le droit pour lui, que l'Etat républicain lui garantissait son droit, sa liberté : c'était justice que la chose publique nouvelle lui permette d'effacer le destin de ses ancêtres, et celui de sa propre famille ; il me semble qu'ont vécu, entre 1890 et 1938 à peu près, une ou deux générations où le motto *Liberté, Egalité, Fraternité* par exemple, était gros de sens, de légitimité et d'évidence. Et c'est cette ère politique dont je crois qu'on peut percevoir le reflet dans la figure de l'homme du peuple en voie de promotion « par-lui-même », gros d'attitudes diverses de résistance aux inégalités et aux privilèges.

## **2. les guerres du 20<sup>ème</sup> siècle : des individus qui naissent à la classe moyenne à ceux qui s'y sentent intégrés**

### *1. Ma mère, Renée Mangin*

Mon père n'avait pas fait, personnellement, l'expérience de la guerre de 1914-18. Mais ma mère, elle, l'avait faite.

Tel est le paradoxe de Renée Mangin.

Née un an avant son mari, à Rosières, village des environs de Bar-le-Duc, en Meuse, comment s'est-elle retrouvée en 1916 non loin de là, en Champagne, au cœur des combats, des bombardements, expulsée, confiée à des voisins réfugiés, survivante et, sans trop forcer les mots, miraculée ?

Petite-fille, par son père, d'un cordonnier-cabaretier de village barrois, elle était née en 1899 d'un de ces paysans pauvres « promus-par-eux-mêmes » grâce à la 3<sup>ème</sup> République : devenu instituteur public puis inspecteur primaire à *la force du poignet*, cet homme avait obtenu en 1913, pour se rapprocher de ses racines, un poste en Champagne, à Epernay. Ma mère a donc vécu là, sous les obus, son adolescence chaotique, la moitié du temps dans des caves, dans les restrictions et le froid (encre gelée le matin dans les encriers des classes, engelures à tous les doigts de mains et de pieds, pansements), à se terrer dans les maisons qui restaient debout, tandis que se déchaînaient les offensives allemandes, et que tentaient de passer les renforts de troupe français, puis, *heureusement, à partir de juillet 1918, américains* écrit-elle dans ses Mémoires. Elle regardait le vieux général Marchand (celui d'Afrique et de Fachoda) et son État-Major qui, le soir, brûlaient dans la rue des papiers militaires, en cas d'attaque ennemie victorieuse. Mon grand-père, l'inspecteur, n'avait pas eu l'autorisation de quitter Epernay désertée par la plupart de ses habitants, et avait envoyé ma mère se réfugier dans une famille d'instituteurs à Étoges, petite ville proche qui finit par être elle aussi bombardée, occupée et reprise. Je lis dans les manuscrits de ma mère : *On y vivait comme des*

(1)Le contexte était passionnel ; cf. Drieu La Rochelle *L'Europe contre les Patries* (1931). Par ailleurs c'est l'époque du « Surréalisme au service de la Révolution » ; Robert Mangin, lui, vivait le Socialisme au service de la Fédération européenne.

*marmottes qui n'osaient pas sortir de leur trou.* Cette marmotte avait 18 et 19 ans. Elle avait appris à subir, survivre, écouter et se taire. Vingt-cinq ans plus tard, ce comportement m'a pris par la main.

### 1. A. Espionnage et dénonciations

Parenthèse : on doit absolument tenir compte, pour tout ce qui touche à la Résistance civile et militaire, de la valeur vitale de l'écoute et du silence conscient. Et cela à l'intérieur des familles elles-mêmes : un mot lâché par inadvertance ou insouciance par un enfant par exemple, et répété sans y penser pouvait nous dénoncer et nous anéantir. La dénonciation était l'arme favorite de la police, de la Milice et de la Gestapo. Anecdote. Un soir, rue Marcadet, revenant de l'école avec ma mère, je passe devant la boutique d'un marchand de couleurs, homme aimable, sympathique et chez qui nous nous servions. Il s'appelait Le Bihan. Sa devanture était fermée depuis plusieurs jours. *Tiens, comment ça se fait ? – La boulangère dit que les gens de la Gestapo sont venus l'arrêter. – Ah ? Comment ça ? – Un voisin l'aurait entendu ouvrir son magasin la nuit, après le couvre-feu. Il faisait rentrer des gens qui avaient l'air de se cacher. Le voisin l'a dénoncé. Et depuis une semaine on n'a pas revu le marchand. Juste sa femme en pleurs,* précisait ma mère à voix basse en me serrant le bras. Jamais plus le magasin de M. Le Bihan n'a rouvert ses portes.

C'est sur le même trajet qu'on voyait souvent des inscriptions sur les murs tracés la nuit par des partisans : Vive de Gaulle ! ou bien des croix de Lorraine, qui avaient le même sens. Je revenais de l'école avec ma mère: *Eh ! Maman, regarde ça!* Et elle : *Tais-toi ! Si on t'entendait ! Ne t'arrête pas. Tu pourrais tous nous faire fusiller.*

Pour finir avec les dénonciations :

Elles étaient d'une efficacité redoutable. La police arrêtait chaque mois des milliers de personnes, 4700 encore en mars 1944, selon G. Willard. Le bruit courait, et cela est vérifiable, que la Gestapo et les autorités de Vichy avaient demandé aux concierges de tous les immeubles de Paris de surveiller les locataires : *S'il y a quelqu'un de suspect, venez nous avertir.* Bien sûr, dans une situation pareille, une récompense était promise. A Paris, il y avait des concierges au rez-de-chaussée de 95 immeubles sur 100. La concierge vivait, avec très peu de ressources, seule, rarement en couple, dans une « loge » de 20 m<sup>2</sup> tout au plus, conditions exigües et insalubres qui ont contribué à sa disparition ; mais la concierge alors avait une utilité majeure qui a disparu : contre la gratuité de son mini logement, elle montait le courrier matin et soir, nettoyait les cages d'escalier, où on la rencontrait forcément, entretenait l'immeuble, renseignait les visiteurs, fermait la porte d'entrée à 10 heures ou à celle du couvre-feu ; le locataire qui descendait sa poubelle, le soir, passait devant la porte de sa loge, une pièce unique, en général mal éclairée avec l'électricité constamment allumée ; de même quand il fallait aller chercher à la cave un seau de charbon, ou quelque réserve de nourriture plus ou moins légale. Les concierges de Paris, en général, pouvaient tout voir et tout interpréter du mode de vie des locataires. Un appartement était-il vide, elles le savaient ; personne ne pouvait s'y cacher, ou y être hébergé sans qu'elles le sachent ; elles savaient qui était étranger, de passage, inconnu... Les visites de mon oncle pouvaient être enregistrées. Nous nous méfiions beaucoup de nos concierges, et de celles des immeubles voisins, jour par jour, heure par heure ; je me souviens de l'une d'entre elles, la cinquantaine, le verbe haut, qui restait sur son seuil à observer les mouvements de passants dans notre rue, et à cette époque sans voitures, on circulait plus lentement qu'aujourd'hui, à pied ou à vélo (même les taxis étaient des vélos !) : pour un mouchard, c'était assez facile de dire : *tiens, en voilà un que je ne connais pas... un suspect ?*

Bien sûr de nombreuses concierges ne collaboraient pas, ou du moins le croyait-on, mais il y avait un écart social qui rendait les confidences peu fréquentes ; et on n'était sûr de rien.

Bref, nous Parisiens, opposants ou résistants, avons ainsi vécu dans une sorte d'insécurité de voisinage quotidienne. C'est, pour moi au moins, un des traits de l'Occupation nazie : enfants et adultes, collabos ou réfractaires, chacun s'est senti recroquevillé sur une méfiance fondamentale, de principe, envers ses voisins, ses collègues, ses camarades, envers son semblable.

(1)Le contexte était passionnel ; cf. Drieu La Rochelle *L'Europe contre les Patries* (1931). Par ailleurs c'est l'époque du « Surréalisme au service de la Révolution » ; Robert Mangin, lui, vivait le Socialisme au service de la Fédération européenne.

### *1.B. Récolte d'enfants juifs par le prépuce*

C'est aussi en 1943 que ma mère, institutrice rue Damrémont, et qui avait une classe de garçons de 9 à 10 ans, vit un jour son cours interrompu par des officiers allemands accompagnés du directeur. Ils venaient demander aux élèves de baisser culottes et caleçons... Sans explication, bien sûr. Elle a dû dire « Ah non, pas ça ! », et faire un geste vite rembaré. Je l'imagine défendant *le petit Wagner là, mais non, il a eu une maladie c'est un alsacien il n'est pas juif...* Même si elle avait été résistante au sens politique du terme, elle n'aurait pu faire, sur place, que ce qu'elle a fait : ravalé sa honte et laisser partir les petits au gland découvert. Quitte à pleurer chez nous sur la compromission où on l'installait, après qu'on l'ait déjà contrainte à isoler ses élèves à étoile jaune dans le wagon de queue du métro, quand elle emmenait sa classe au stade.

J'ai écrit en 1975 dans un poème que publiait ARPO 12, la revue lyonnaise:

Ma mère ne *conduisait* plus ses enfants d'école  
Elle tirait comme un collier brisé  
Ses perles en galoches  
- Les enfants juifs derrière ! salis d'étoiles jaunes (...)

Partout c'était l'hiver alors quarante-deux  
Tout était gris dans la vie comme au ciel  
Les enfants du Paris populaire prenaient le métro  
Les Juifs derrière ! Dernier wagon !  
Pour aller porte de la Chapelle  
Mercredi gymnastique au pied de la caserne aux Allemands  
Des soldats venaient dans les classes  
« Enfants baissez culottes et montrez vos prépuces  
Disaient le collaborateur et l'accompagnateur

(Encore heureux pensait ma mère qu'il existe des filles...)

Son frère puîné, Robert, né en 1903, avait dû franchir en 1918 la zone des combats pour passer le bac à Dijon. Passer le bac, à l'époque, c'était signer son entrée dans le haut des classes moyennes ; mais dans ces circonstances, il fallait y mettre le prix : ma grand-mère, qui l'accompagnait à Dijon, savait qu'ils risquaient leur vie. Dans ce quitte ou double, la chance leur a souri : après dix jours d'aventures rocambolesques, ils sont revenus sains et saufs... et le bac en poche.

C'est ce jeune homme précoce, Robert Mangin, dont je voudrais maintenant introduire la figure et le rôle dans la Résistance.

## *2. Mon oncle Robert Mangin*

### *2. A. La résistance fédéraliste*

Agrégé d'histoire à 21 ans en 1924 (*le plus jeune de France*), Robert Mangin avait préparé à Vienne (Autriche) une thèse sur l'empereur François-Joseph et, après quelques postes occupés à Strasbourg, Bordeaux et Bastia (dont il ramenait un beau recueil poétique : *Visions Corses*), il était venu à Paris et là, membre de la SFIO, s'était plongé dans le combat fédéraliste européen. Vice-président du Comité Central de la Ligue pour les Etats-Unis d'Europe, et son délégué général pour la France, il publie en 1933 à Paris *EUROPE 19..?* déjà couronné dans un concours international (1). J'avais alors un an. Dans un exemplaire dédié à notre famille, il formulait l'espoir que je *devienne un bon européen...* Je n'ai lu l'ouvrage que 30 ans plus tard : mon oncle était mort, mais la Communauté européenne était en vie, et en marche. Cet essai proposait un plan d'intégration économique et politique de l'Europe dans un cadre fédéraliste. Historien scrupuleux et visionnaire aux propositions datées, mais réfléchi et réaliste, il y abordait beaucoup de points qui posent problème jusqu'à aujourd'hui, tordait le cou aux théories simplistes et se préoccupait déjà des conditions d'une

(1)Le contexte était passionnel ; cf. Drieu La Rochelle *L'Europe contre les Patries* (1931). Par ailleurs c'est l'époque du « Surréalisme au service de la Révolution » ; Robert Mangin, lui, vivait le Socialisme au service de la Fédération européenne.

paix non seulement européenne mais universelle. Le retentissement de cet essai ne semble pas avoir été étudié.

C'était là une première forme, et pas très répandue, de résistance *citoyenne* : elle était intellectuelle d'abord, opposée au conformisme politique ambiant, inapte à tirer des leçons efficaces de la grande tuerie industrielle qui venait de s'achever, tandis que l'opinion publique les réclamait. La formation de Robert Mangin et ses brillantes capacités, sa position de Lorrain homme des lisières (*Grenzwesen* pour les Allemands), lui ont permis de ressentir dans ses fibres les plus intimes la première guerre industrielle de l'Histoire aussi bien que d'analyser les causes, lointaines et proches, de ce conflit auquel son adolescence venait de survivre. Mais aussi, d'avancer des synthèses et un cadre pour l'action : il suggérait, en pionnier, les chemins d'une possible délivrance : il y a près de 80 ans déjà, la *fédération des Etats-unis d'Europe*, c'était une vision à long terme, une utopie... mais qui savait montrer qu'on peut résister à un mal politique ou militaire en cherchant à surmonter ses causes profondes (les nationalismes héritiers de la féodalité) dans un esprit de dépassement et de purification éthique de la société (S.D.N. et fédéralisme, dans un premier temps, européen).

Il ne manqua à mon oncle que de s'attaquer aux causes immédiates du conflit à venir : les humiliations du Traité de Versailles, et donc l'hitlérisme.

## 2. B. Défaite et poursuite de l'action : la Résistance

Quand a commencé, 25 ans après la première, la seconde guerre mondiale, son cœur et sa pensée de visionnaire pacifiste se sont évidemment rebellés : mais en bon socialiste conscient de son rang, le professeur mobilisé a tenu à rester simple soldat. Quand le gouvernement de Pétain a signé l'armistice, le 22 juin 40, l'armée allemande avait déjà rattrapé les Français en déroute : submergée par un engorgement inouï de prisonniers, et soit désordre, soit consigne précise, elle a relâché le soldat Robert Mangin près de Sarlat, en Dordogne.

C'est alors que ses ennuis personnels vont prendre tournure. Franc-maçon, grand-maître de sa loge, il refuse de renier ses principes devant la Gestapo qui le somme de se rétracter et de prêter serment à Vichy : le régime le révoque alors, l'exclut de toute fonction publique dans l'enseignement. C'était une chance de s'en tirer à ce moment avec cette seule sanction : il survivra pendant l'Occupation grâce à des complicités à l'Ecole Alsacienne, qui l'emploie, puis à l'Ecole Universelle où il corrigera des copies.

Il venait parfois le soir nous voir à la maison, dans le 18<sup>ème</sup> arrondt, surtout à partir de l'hiver 41-42. On ne parlait pas trop fort. On dînait serrés dans la cuisine : une grosse cuisinière à charbon qu'on n'allumait que le soir chauffait la moitié de l'appartement coupé en deux. Il venait prendre des nouvelles, mais, surtout, en donner - à partir de ses contacts à l'Ecole Alsacienne. On m'envoyait me coucher avant qu'il s'en aille, mais par le vasistas de la salle de bains mitoyenne je percevais les murmures : je devinais qu'il était en danger, parce que ma mère soupirait très fort, et à voix haute. Mon père demandait ce que disait Radio-Londres, que nous ne pouvions écouter à cause de nos voisins, un colonel de gendarmerie hyperpétainiste et sa commère de femme...

C'est seulement à la fin des hostilités que ma mère m'a appris quelle avait été alors la véritable activité de son frère : il utilisait une partie de ses journées à voyager dans le métro, en écoutant les conversations des soldats et des officiers allemands. Sa propre femme, autant que j'aie pu le comprendre, a ignoré son implication dans la Résistance ; et il est mort trop tôt pour que j'aie pu apprendre à quel réseau il avait appartenu. Mais on sait aujourd'hui que différents groupes, liés à l'Armée Secrète, comme le CDLR (« Ceux de la Résistance »), l'OCM (« Organisation Civile et Militaire »), le CDLL (« Ceux de la Libération »), plutôt que de publier des journaux, pratiquaient dès cette époque, le renseignement et transmettaient à Londres ce qu'ils pouvaient récolter avant de passer à l'action.

Or mon oncle, lorrain de souche, germaniste et chercheur en histoire pendant plus d'un an en Autriche était un excellent locuteur en allemand (ma mère le disait bilingue) et ses responsabilités fédéralistes l'avaient amené à prononcer plusieurs conférences en Allemagne, et en allemand. Il était donc l'homme de la situation pour jouer efficacement les espions, d'autant qu'il avait naturellement une apparence de père tranquille, affable et innocent. Il avait la conviction politique et la compétence pour remplir ce rôle d'oreille de la Résistance. Quand il est mort, dix ans après la fin de la guerre,

(1)Le contexte était passionnel ; cf. Drieu La Rochelle *L'Europe contre les Patries* (1931). Par ailleurs c'est l'époque du « Surréalisme au service de la Révolution » ; Robert Mangin, lui, vivait le Socialisme au service de la Fédération européenne.

Henri Frenay assistait à ses obsèques. (Henri Frenay spécialiste du renseignement, avait été avec Jean Moulin le grand unificateur de la Résistance Intérieure.)

## 2. C. Résistance, contre-Résistance, para-Résistance...

Les activités de mon oncle dans le renseignement n'étaient pas de tout repos. S'y ajouta une menace inattendue : un de ses beaux-frères, instituteur à Paris, avait trouvé bon (au début de 1943 si mes souvenirs sont exacts) de changer d'administration et d'entrer dans la police. Quelle lubie l'avait pris ? Intérêt matériel ? Protection rapprochée ? Pari sur l'avenir ? La famille ne vivait plus : avec un traître dans la bergerie, jusqu'où les choses pourraient-elles aller ? Des pressions durent être effectuées sur ce transfuge inconscient ; peut-être ses remords suffirent-ils à le faire retrouver son cap. Il ne resta que quelques mois dans la police.

Cet épisode dont on préfère, chez nous, ne plus parler, témoigne des égarements de ceux qui, dans un univers en feu, ne comprenaient ni leur intérêt ni leur avenir, ni le bien ni le mal. Il s'agissait surtout des gens qui ne s'étaient jamais engagés en politique. Ils n'avaient pas de vision du monde et se laissaient emporter par l'impact des événements. En 1943, année trouble, violente et incertaine, tout pouvait basculer ; janvier 43 avait vu la création de la Milice nazie en France, la chute de Stalingrad reprise par les Soviétiques, et aussitôt après, l'instauration du Service du Travail Obligatoire en Allemagne. Rappelons-le : certains représentants de la classe moyenne, inquiets de préserver leurs minces privilèges, résistaient à la Résistance, certes de plus en plus active, mais de plus en plus combattue par la Wehrmacht et persécutée par les Miliciens. On l'a dit : il y avait trois Frances : celle de Vichy, celle de Londres et celle de l'ombre ; elles se côtoyaient et se combattaient au sein de certaines familles, comme d'une rue de village ou d'un quartier de ville à l'autre.

Notre famille vécut aussi en 1943 un épisode curieux et pathétique de *para-résistance*.

Nous étions tous athées de tradition ; mon père et mon oncle étaient socialistes et francs-maçons ; cela leur avait attiré les persécutions que j'ai dites. Un mot d'ordre avait-il alors couru chez les francs-maçons, ma conviction n'est pas encore faite sur ce point. Toujours est-il que mes parents, un beau matin de l'hiver 42-43, m'expliquèrent que, pour nous protéger, *et bien que ce ne soit pas dans nos idées*, ils allaient nous faire baptiser. Mon père ne connaissait personne dans les milieux catholiques ; il est allé naïvement demander à un abbé de Notre-Dame de Clignancourt, à côté de chez nous, de procéder à la chose, pour qu'un certificat de baptême puisse prouver notre conformisme socio-politique et nous garantir d'être pris pour de dangereux bolchevistes ou des maquisards. Comme la hiérarchie catholique était unanimement pétainiste pendant l'Occupation, certains maîtres de loges franc-maçonniques durent penser qu'il y avait là un moyen de mettre un masque protecteur à leurs enfants, pas trop voyant. Ce double jeu en valait bien d'autres.

L'humiliation de mon père a augmenté quand le prêtre, pas dupe de cette conversion soudaine, mit ses conditions : avant qu'un baptême soit envisageable, initiation accélérée au catéchisme pour moi, assistance à la messe obligatoire chaque dimanche, où qu'on soit ; nécessité de préparer ma communion solennelle, et assistance au patronage du jeudi ; ce prêtre je dois le reconnaître, ne nous a pas dénoncés : il suivait les consignes de l'archevêché, et peut-être à titre personnel n'en partageait-il pas les motifs, mais je sentais qu'il profitait de la situation : il exerçait sur nous une menace sourde et je ne l'aimais pas. Tous les enfants de la famille sont passés par la même conversion forcée ; nous avons eu, bien sûr, un éclair de foi, mais nous avons été de faux catholiques pendant deux ou trois ans ; la libération a mis fin à ces pantalonades. Pour ma part, l'église avait eu le temps de m'obliger à faire, en 1944, une confirmation solennelle, à l'occasion de quoi on devait collectivement prêter serment de n'épouser qu'une jeune fille catholique (et les filles, un garçon catholique). Ainsi pour nous délivrer de quelques menaces fascistes d'un côté, l'église de Pétain nous enfermait dans un carcan que je n'ose pas appeler moral ; on nous traçait notre avenir, comme si notre engagement était (à 12 ans !), librement consenti ; l'asphyxie psychique était bien préparée. Dans le groupe du patronage je revêtais une sorte d'uniforme mental de « malgré nous » ; j'avais de nouveaux ennemis désignés : les non-catholiques. Mais n'étant pas catholique de cœur, je me trahissais, jeté dans

(1)Le contexte était passionnel ; cf. Drieu La Rochelle *L'Europe contre les Patries* (1931). Par ailleurs c'est l'époque du « Surréalisme au service de la Révolution » ; Robert Mangin, lui, vivait le Socialisme au service de la Fédération européenne.

un univers où je me sentais proche de ma nouvelle foi mais ennemi de ma conscience, prisonnier de ce camp idéologique imposé. La libération de juin 1944 et la capitulation allemande de 1945 devaient seules m'en libérer réellement.

*...et résistance marginale*

En 1944, pris dans cette complexification de la lutte, mon oncle s'est trouvé contraint de passer plus complètement à la clandestinité et de quitter Paris ; il avait heureusement près d'Alligny-en-Morvan, une vieille maison où il put se réfugier quelques mois sans trop attirer de soupçons ; en Bourgogne d'ailleurs, les groupes des maquis étaient de plus en plus actifs, engagés dans le sabotage des voies, des pylônes électriques, des convois ; mais Gestapo, Milice et Wehrmacht leur faisaient une chasse hargneuse, et quitter Paris n'était certes pas quitter la guerre. Dans le désarroi qui régnait, c'est à cette époque que je situe l'épisode suivant : mon oncle est alors rejoint par son frère cadet, qui avait quitté ses fonctions d'intendant de lycée pour mieux protéger sa femme juive et ses enfants. Revolver et désespoir à la ceinture, il tournait comme un gibier encerclé : *Le premier qui touche à mes enfants, je le descends*. Ce persécuté n'est pas devenu résistant actif, au sens propre du terme : il défendait sa peau et celle de sa famille plus que la démocratie et son pays en général. Il avait un caractère particulier : son insertion dans les classes moyennes restait d'ailleurs contradictoire et fragile, et sa conscience politique restait comme à l'arrière-plan de sa vie. Le présent, pour lui, n'avait guère d'avenir. Les individus que l'Armée Secrète ou les maquis ne prenaient pas en charge restaient ainsi à la marge.

*2. D. Son influence sur mes études...*

L'engagement si spécial de Robert Mangin dans la Résistance a eu sur moi une influence curieuse qu'il me faut relater. Quand j'eus atteint mes treize ans, en 45, et dans l'ivresse de la Libération, je me suis senti conscient de mon existence à travers l'attitude courageuse, combattante, héroïque de ce civil aux mains nues, de cet oncle qui ne se servait que de son intelligence et de son dévouement. Je me cherchais des modèles, dans une époque où la vie étant un risque (tout le monde pouvait craindre d'être arrêté et de mourir le lendemain) il valait mieux la risquer que la protéger coûte que coûte. Mon père me paraissait beaucoup trop timoré ; il avait brûlé dans la cuisinière, devant moi, le *Capital* de Karl Marx et les papiers prouvant son appartenance au parti socialiste. J'en suis resté choqué : j'aurais admis qu'il les cache, pas qu'il les brûle. Je pense aujourd'hui qu'il n'y a rien de pire que l'autocensure ; c'était déjà ce que je sentais à treize ans à peine. Bref, le vrai résistant, c'était mon oncle, et son modèle me paraissait à ma portée. Ce doit être à cette époque, à peu près, que l'idée m'est venue de devenir ce que cet homme que j'admirais avait réussi à être : bilingue parfait français/allemand, et donc espion. Comme lui.

Dans quel but *espion* ? Les situations ont tellement changé en un demi-siècle que ce choix peut paraître, en 2008, une folie. Je pensais que l'Histoire à venir ne pouvait que voir naître de nouveaux conflits armés avec l'Allemagne, comme à chaque génération ou presque, depuis le 17<sup>ème</sup> siècle et dans l'expérience de ma Lorraine familiale : la guerre de Trente ans, les guerres napoléoniennes, 1870, 1914, 1939... D'ailleurs ma mère me faisait lire le poète allemand interdit à l'époque, Heinrich Heine, dont elle avait osé conserver quelques livres à la maison. Heine nous mettait en garde contre le génie incurablement, éternellement belliqueux et barbare du Germain, qui renaîtrait toujours quel que soit son effacement circonstancié. J'admets que la «lorrainitude» qui constituait, à travers mon attachement à ma mère, une bonne partie de mon champ de conscience, me tenait prisonnier jusqu'au fond des tripes. Ai-je besoin d'ajouter qu'en 1945, tout adulte tenait le militarisme allemand pour le pire des dangers ?

Quelques années plus tard, je suis parti faire mes études dans les universités allemandes, en oiseau migrateur comme on dit là-bas, à Mayence, Sarrebrück et Fribourg-en-Brisgau. Au bout de deux ans, je suis revenu en parlant un assez bon allemand, assez pour qu'on me prenne pour une espèce de

(1)Le contexte était passionnel ; cf. Drieu La Rochelle *L'Europe contre les Patries* (1931). Par ailleurs c'est l'époque du « Surréalisme au service de la Révolution » ; Robert Mangin, lui, vivait le Socialisme au service de la Fédération européenne.



Bavarois, à cause de mon premier contact avec Bamberg, près de Bayreuth. Je mâtinai de phrases courtes mes « r » roulés : je craignais de faire des fautes, et qu'on les repère.

...et sur l'avènement d'une approche nouvelle des Européens

Et puis ce qui devait arriver est arrivé. À force de m'aimer en pseudo-Allemand, à force d'aimer qu'on me considère comme un vrai Allemand de langue, je me suis mis à aimer les Allemands, à qui j'empruntais non seulement toute la beauté de leur langue, mais leur culture, leur Schiller et leur Goethe, leur âme si on veut, comme l'aurait fait un emprunteur d'ouvrages en bibliothèque. Certes, ce basculement est un risque inhérent à tous les espions, réels ou imaginaires, mais ce n'est pas ainsi que je voyais les choses. En fait, en m'ouvrant à l'Être allemand profond, qui excluait le récent avatar nazi de la langue, j'essayais d'échapper à cet emprisonnement psychique, à ce subconscient terrorisé auquel la guerre et l'Occupation m'avaient condamné.

Je crois aujourd'hui que, même engagé, on ne peut pas voir les choses d'un seul côté ; quand il s'agit de la tyrannie fasciste, haineuse, meurtrière, c'est d'autant plus intolérable. J'essayais en fait, alors, de réaliser ce que le poète Paul Éluard, ce spiritualiste athée, pointe dans *O Mort interminable* :

Nous prendrons jour malgré la nuit  
Nous oublierons nos ennemis  
La victoire est éblouissante (...)  
Et nous ensemençons l'amour. »

(*Une Leçon de morale*, 1949)

Ou encore dans *Bonne Justice* :

C'est la douce loi des hommes  
De changer l'eau en lumière  
Le rêve en réalité  
Et les ennemis en frères.

(*Pouvoir tout dire*, 1951)

Pourquoi était-ce devenu pour moi *évident* de reconnaître, dans mes ennemis, des frères ? C'est que, dès la fin des années 40, le malheur et la honte, le désastre qui s'étaient abattus sur l'Allemagne comme sur nous peu auparavant, avaient complètement changé le niveau de leur conscience et le mien. Etudiant en Allemagne de 1952 ou 3 à 1955, je me sentais (et plus encore que chez moi) dans une inéluctable communauté de destin avec les vivants de ce pays. Communauté, d'abord, avec les teenagers qui partageaient avec moi quelques semaines de vie dans les camps Concordia de rencontres internationales. Mais aussi avec les rares juifs rescapés, comme mon voisin de chambre à Sarrebrück, Herr Weinmann, qui rasait encore les murs et s'enfermait dans le silence de sa chambre comme si la guerre n'était pas finie. Communauté avec les veuves allemandes, tellement épuisées par cinq ans d'écrasement humain quotidien qu'elles avançaient comme des dévotes pitoyables, ou des mannequins raidis, déjantés, anachroniques, ou encore en mégères sans frein. En communauté avec les handicapés, les mutilés qui hantaient les rues, les mendiants unijambistes, les aveugles prostrés, avec leur brassard jaune à points noirs qui faisait contrepoint - sinistre ironie... - à l'étoile imposée aux juifs d'Europe. Communauté avec les aigris et les amaigris, les honteux et les amnésiques, les morts et vivants, tous : j'étais un peu leur frère, ma famille, mes camarades ou moi aurions pu mille fois devenir ce qu'ils étaient devenus : des zombies, comme la plupart des Français l'avaient été pendant cinq ans d'exodes, de bombardements, de privations, de clandestinité, d'arrestations, de tortures ; les bombes anglaises et américaines comme les bombes allemandes ou italiennes avaient essayé de nous dissoudre ou de nous réduire à l'état où je les voyais, eux. J'étais d'ailleurs reçu parmi mes « Kommilitones » (collègues étudiants) comme un confrère de malheur. Nous discussions : *Quel avenir ?* dans des « gesellige Beisammensein », des « être ensemble conviviaux ». Comme si j'avais survécu à la même Apocalypse qu'eux, et sans avoir perdu ni pied ni bras, ni père ni frère, et que nous soyons de la même

famille, des deux côtés de la frontière, devenus une nouvelle espèce de genre humain grillé, humilié et solidaire, après avoir bouilli dans les mêmes chaudrons : la fricassée finale donnait une humanité de couleur semblable et de même goût.

En fait, nous nous retrouvions tous comme des entretués vivants, avec au fond des nerfs la mémoire d'une obscène haine de l'autre, d'une bestiale et inattendue sauvagerie larguée sur nous (et en nous) du haut de la civilisation européenne, du haut du christianisme et des Lumières, depuis le ciel des poètes, des philosophes et des musiciens de génie, des Watteau et des Voltaire, des Goethe, des Schubert et des Humboldt. Dès 1945, Allemands et Français, issus de la même perversion militariste et impérialiste, jeunes ou vieux, ouvriers, artisans, petits ou grands bourgeois, actifs ou passifs, clairvoyants ou idiots, lâches ou résistants, nous pataugions hors de la guerre comme si nous sortions d'un hachoir à chair à pâté. A partir de politiques apparemment différentes, la qualité de la viande humaine au bout de la broyeuse était uniforme, comportement, couleur et goût.

### 3. après les guerres du 20<sup>ème</sup> siècle, quoi ?

Dans l'éclair de voyance de Paul Éluard, je dirai mon paradoxe sur la Résistance, cette forme de guerre particulière, d'abord parce qu'elle appartient à l'époque, mais surtout parce qu'elle est fille d'une forme générale de combat, intimement justifié, vécu comme une nécessité patriotique et démocratique... La résistance, sur le plan conceptuel, est une *exigence intérieure de lutte contre l'invivable barbarie, une révolte intime enracinée dans la conscience de vivre.*

Or quand tout s'achève, victoire pour les uns, catastrophe pour les autres, la résistance à l'ennemi n'aurait aucun sens si elle ne donnait pas lieu, au bout du compte, à une mutation de la psyché. Les uns et les autres sont enfin libres, Jéricho a entendu tomber ses murs, l'ouverture est possible...

Une ouverture vers l'ex-ennemi, cela peut ressembler à une union des contraires. Mais pour reprendre le mot d'Eluard, c'est la loi, la loi de la dernière page des guerres (dont toute source est intérieure) : la paix (dont toute source aussi est intérieure)... A la réaction directe contre oppression politique, menaces militaires, persécutions, succède et s'impose la tendance à, et sans doute le devoir intellectuel et éthique, d'amour et de fraternité ; non pas avec les oppresseurs, mais avec les ex-oppresseurs. Cette loi, bien sûr, il y en a qui ne la reconnaissent pas : quand leur combat s'arrête, il n'a servi à rien ; comme un feu sous la cendre, il reprend au premier coup de vent. C'est ce qu'avait compris Heine quand il dénonçait le militarisme impénitent des principautés allemandes qui luttaient pour la conquête d'un espace, non pas vital mais dominateur, aux conclusions impossibles, selon la nature même de la féodalité. Cette étape franchie, à la voyance de Heine qu'on me permette d'opposer désormais la clairvoyance d'Eluard : on peut transformer depuis la fin de la seconde guerre mondiale, ses ennemis en frères. Il y avait eu des faux-semblants dès l'Antiquité historique, César louant les négociés *propres à amollir les cœurs*, les Eduens gaulois du 2<sup>ème</sup> siècle étant déclarés par le Sénat romain *frères du même sang* ; ces élans vertueux masquaient des appétits inévitables. Mais notre époque est à la charnière ; en 1920 l'écrivain allemand Ernst Jünger conclut ses *Orages d'Acier* en exaltant la guerre, *mère des hommes*, claironne encore 5 ans, puis dans les 50 années qui suivent se détourne de toute mystique militariste et de toute tentation nazie : il avait franchi l'étape que d'autres peinaient à apercevoir.

Ce que Heine ne pouvait ni sentir ni penser en 1830, on le sent et on le pense dès 1950. Pourquoi ? Parce que toute conscience féodale, dans ses soubresauts d'agonie même, meurt.

N'est-ce pas devenu absurde en Europe de l'Ouest, aujourd'hui, de parler d'« ennemi héréditaire » ? Quand j'avais dix ans, c'était une évidence. Ne serait-il pas absurde de voir dans ce qui se passe en Serbie, au Kosovo ou en Macédoine, la preuve d'inexpiables inimitiés ? Ces conflits barbares restent désormais circonscrits, isolés, l'Europe les juge dans un Tribunal International, la conscience publique s'en détourne. Sarajevo n'est plus seul à panser ses plaies, et Sarajevo n'est plus celui de 1914, de l'attentat contre l'archiduc... En 2008, nous sommes au moment où l'ancien esprit de résistance aux oustachis, aux nazis, ne pourra survivre dans le désert socio-mental où il tonne, cancérisé en micro nationalismes. De ses cendres encore chaudes, naît déjà à un niveau supérieur, l'ère du présent. La Tchétchénie, le Tibet bénéficient du même processus, en pointillé pour l'instant, car, on le sait, le dynamisme de l'Histoire ne se développe pas avec la même intensité au même moment

(1)Le contexte était passionnel ; cf. Drieu La Rochelle *L'Europe contre les Patries* (1931). Par ailleurs c'est l'époque du « Surréalisme au service de la Révolution » ; Robert Mangin, lui, vivait le Socialisme au service de la Fédération européenne.

partout. Tout ce présent/avenir est contenu dans les paroles prophétiques du résistant de Châteaubriant abattu par les balles nazies et qui meurt en criant, comme le rappelle le poète Aragon : *Je meurs sans haine en moi pour le peuple allemand*. Nulle part cette conscience n'existait en 1870 ou en 1914...

#### 4. évacuation et résistance dans l'Allier

Fin mars 1944, l'aviation des Anglo-américains, pour préparer le débarquement en Normandie, cherche à détruire les voies ferrées et les moyens de communication, et spécialement dans la région parisienne. Les alertes nous font descendre dans les caves aussi bien de jour que de nuit ; aux ébranlements des bombes répond la détonation sèche de la DCA mobile allemande. Le nord de Paris est très touché, le 21 avril, par un bombardement nocturne de grande ampleur visant les dépôts SNCF de la Chapelle. Il y a de nombreux morts dans la population civile : dès le matin, des caves de la rue Sainte-Isaure et de la rue Duhesme, à 150 m de notre immeuble, on retire pendant plusieurs jours des dizaines de cadavres. Les autorités entreprennent alors d'évacuer les enfants des quartiers touchés du 18<sup>ème</sup> arrondissement vers le centre de la France, dans l'Allier : un choix politique puisque c'est là que se trouve Vichy, d'où l'on espère protection administrative et soutien moral. Ma mère, institutrice rue Damrémont, se porte volontaire parmi les enseignants pour accompagner les enfants réfugiés, dont nous sommes, mon jeune frère et moi. En ce printemps dévasté de 44, un train spécial nous emmène à Lapalisse, au nord de Vichy, d'où les institutrices, avec les élèves dont elles ont la charge, sont dirigées vers des villages précis où des paysans volontaires les hébergent. C'est ainsi que nous arrivons à St-Etienne-de-Vicq, tout petit village aux hameaux éclatés, à 8 km au N.E. de Vichy. Je me souviens de l'accueil souriant et chaleureux de cette France profonde, hostile aux Allemands par identité patriotique ; ce qui semble indiquer que le gouvernement de Vichy, au-delà de la ville elle-même, était entouré d'une population rurale conservatrice, certes, mais naturellement acquise aux maquis et dont le soutien au régime, compromis par les exactions croissantes de la troupe allemande, restera plus qu'incertain.

Je souligne ce trait que les historiens, je crois, ont peu mentionné. C'est pourtant cette circonstance politique qui fait qu'à 12 ans, je vivrai là, pratiquement au grand jour, dans une apparence de sécurité incroyable pour un jeune Parisien, un contact direct avec la Résistance.

À St-Etienne-de-Vicq un officier aviateur parachuté par Londres avec du matériel de radiotransmission, se cachait, si j'ose dire : ouvertement, accueilli chez l'un ou l'autre, curé, maire, institutrices, cafetier, paysans. J'ai oublié son nom, c'est-à-dire celui qu'il se donnait. Je l'ai quelquefois rencontré, grand homme athlétique, toujours souriant, qui discutait volontiers le soir avec les réfugiés, ma mère lui donnant des détails intéressants sur la situation et l'état d'esprit dans la capitale, après les bombardements alliés. Le plus extraordinaire c'est qu'il était là, en pleine France occupée, à 8 km de Vichy, en uniforme bleu marine, avec sa casquette bleue ornée d'ailes dorées que je me souviens bien d'avoir vue quelquefois posée sur une table ou une chaise à côté de lui. Tous les après-midi, à heure fixe il envoyait ses messages codés en morse, pendant quelques minutes, à Londres. Nous le savions, ma mère m'en parlait au repas, comme s'il n'y avait rien à craindre. Cette crânerie fantastique était bien imprudente.

Un après-midi, où je jouais (à la guerre bien sûr : des sarbacanes munies de fausses crosses de fusil nous servaient à nous canarder de grains de raisins verts piqués dans les vignes), il y eut tout d'un coup de l'électricité dans l'air ; deux jeunes paysans couraient comme des fous vers un bâtiment près de l'école, et une ou deux minutes après l'aviateur, sans avoir le temps de démonter complètement son matériel, sautait avec eux par une fenêtre, s'enfuyait par les jardins, courant s'abriter dans je ne sais quel lieu sécurisé ; c'est ce qui s'appelle prendre la clé des champs ! Et les voitures allemandes qui tournaient autour du village, et qui se rapprochaient du bourg, guidées par leur goniomètre, ne détectant plus d'émission, sont reparties chercher plus loin. Bienheureux dénouement ! S'il avait été arrêté, l'officier aurait immédiatement causé une prise d'otages dans le village, et les

(1)Le contexte était passionnel ; cf. Drieu La Rochelle *L'Europe contre les Patries* (1931). Par ailleurs c'est l'époque du « Surréalisme au service de la Révolution » ; Robert Mangin, lui, vivait le Socialisme au service de la Fédération européenne.

otages étaient fusillés sur place, pour terroriser la population, et parce qu'on ne pouvait s'en encombrer. L'officier radio repéré s'est évanoui, on ne l'a jamais revu au village. Ma mère a eu de ses nouvelles après la Libération.

Nous autres « petits réfugiés » (avec au moins deux jeunes juifs parmi nous qui avaient planqué leur étoile, dont une brune Myriam qui faisait battre mon cœur) allions à l'école du village l'après-midi, les autochtones le matin ; on se partageait les locaux et... le chauffage. L'institutrice qui prêtait son école, Mme Blettery, coopérait avec le sourire, heureuse d'accueillir tant d'hôtes maigrichons. Ma mère y faisant cours l'après-midi, elle allait le matin ou le jeudi, juchée sur son vélo, régler à Vichy des questions administratives, ou rendre visite aux jeunes réfugiés, dans des fermes parfois assez éloignées : assistante sociale, pourquoi pas ? Pendant un temps, pas de police, pas de milice, pas de Gestapo... Mais peu à peu, en juin, des régiments allemands commencent à refluer, chassés par les progrès alliés en Italie et remontant soutenir la Wehrmacht en Normandie ; ils passent en camions ou à pied, les accrochages avec les groupes des maquis se multiplient ; ma mère, retour de Vichy, se jette (bonne lorraine instruite par la peur) longuement sans respirer dans un fossé, avec son vélo, ou reste tremblante derrière un buisson, tandis que passent à quelques mètres les colonnes allemandes, doigt sur la gâchette ; elle rentre à la lueur des étoiles, à pied, sale, vidée, poussant son vélo sans éclairage.

## 5. à la Libération

A la rentrée de 1944, j'ai retrouvé à Paris mon lycée, mais il avait changé de nom. Il s'appelait maintenant Jacques-Decour, du nom d'un de ses professeurs résistants et fusillés, écrivain visionnaire dont je reparlerai.

J'y retrouvais aussi un copain qui devait peu à peu devenir mon meilleur ami, Miky Szmuk, un juif hongrois qui avait dû, pour échapper aux rafles, se cacher à Aubervilliers avec ses parents, et à qui un mouvement de résistance juive avait pu fournir fausses cartes de rationnement et faux papiers : il s'appelait alors Memlick, *d'origine belge*. Après divers malheurs, il venait de réintégrer, après la libération, son vrai nom. Il y a une correspondance secrète entre ces deux nominations. Il y a des circonstances où de puissantes forces nous apprennent qu'il faut changer de nom. Pour résister à une mort barbare comme pour affirmer la Résistance antinazie dans nos mémoires et dans l'Histoire : jeter le masque des noms vides, lâcher le nuisible désignant. Je me sens proche de ces deux incarnations d'une lumineuse victoire, l'un mort, l'autre vivant, Jacques Decour et Miky Szmuk.

La Libération, achevée avant l'hiver 1944 (à part quelques poches de bases sous-marines sur l'Atlantique et des portions de terre alsacienne) avait révélé le besoin d'intégrer ceux de la Résistance dans la nouvelle armée française. Laquelle participait aux derniers combats contre la Wehrmacht - qui ne capitulerait qu'en 45, le 8 mai.

Cette intégration posait des problèmes difficiles, les militaires de carrière digéraient mal ces hommes et ces jeunes officiers populaires, sortis de l'ombre, sans formation classique, spécialistes d'une guérilla qu'ils ne pratiquaient pas. Mes parents ont reçu à dîner à Paris à cette époque un de ces jeunes lieutenants des maquis, qui ne savaient trop quoi devenir. C'était le petit-fils de la vieille dame cévenole chez qui nous avions été hébergés pendant l'exode de 1940, et nous l'avions connu là-bas ; il s'appelait Jean-Pierre Chabrol, et avant de devenir écrivain, il venait de s'embaucher dans l'armée nouvelle, où il avait récolté le grade de sous-lieutenant ou lieutenant, je ne sais plus. Comme fils d'instituteur et d'institutrice publics, lui aussi appartenait à la classe moyenne mais il était devenu communiste et se voulait défenseur des intérêts du prolétariat. Seulement la vie est curieuse. Après avoir trimé dans la neige et la boue, en 1945, pendant les campagnes finales d'Allemagne, il a, à 20 ans, accepté dans l'armée désoeuvrée d'aller défendre les intérêts de la colonisation française en Indochine, et de « casser du Viet », selon l'expression innommable d'alors...C'est ce qu'il venait nous raconter. Il dira vite, quelques années plus tard, dans son roman *La dernière Cartouche*, qu'on avait « égaré son enthousiasme ». Et qu'il n'était pas le seul. Heureusement, comme bon nombre d'entre eux, il a su, lui aussi, sentir que sa génération n'était pas faite pour le meurtre et la mort, mais pour l'amour qu'on lui volait. Et la « douce loi des hommes » d'Éluard lui est venue de l'expérience de

(1)Le contexte était passionnel ; cf. Drieu La Rochelle *L'Europe contre les Patries* (1931). Par ailleurs c'est l'époque du « Surréalisme au service de la Révolution » ; Robert Mangin, lui, vivait le Socialisme au service de la Fédération européenne.

cette vie : transformer ses ennemis en frères. Toute son abondante œuvre littéraire chantera la liberté des pauvres : les jacques, les camisards, les rebelles, les communards, les mineurs insoumis du Gard. La honte d'être allé en Indochine s'est transmuée chez lui en défense narrative des révoltes des humbles et des souffrants.

\*\*\*\*\*

Comme on le voit, ce que je conserve comme impression directe de 1944 en ce qui concerne ma famille et mes amis, ce sont des épisodes dangereux, douloureux parfois, dont nous nous sommes presque tous sortis physiquement intacts. La mort nous cernait parfois jour et nuit : la psyché en garde des traces et la perception de la vie est différente. Je m'étonne souvent d'être toujours vivant.

Evidemment cette tragi-comédie a un sens ; le hasard n'est pas forcément du pile ou face. Les Chinois disent qu'il est *un oiseau du destin*. Et un des aspects de ce destin est sociologique ; je me risque à émettre l'hypothèse que pour nous, notre appartenance aux classes moyennes et l'expérience que ma mère avait du féminisme naissant, des horreurs de la guerre de 14-18, en Champagne et en Lorraine, nous a beaucoup servi. Elle avait un sens certain des risques et de la meilleure protection possible pour survivre : non seulement en tant que mère, mais en tant que femme qui attendait de la vie en société une protection, une promotion justifiée, et qu'elle lui donne sa chance. Son féminisme était personnel, ni public ni refoulé, mais tempéré par son aspiration à un épanouissement traditionnel et familial gagné sur la nouvelle industrie de la mort.

## 6. au lycée : professeurs résistants après la Résistance

Après la Libération, le Front National Universitaire avait procédé à l'épuration de certains enseignants qui avaient collaboré, alors que ceux que Vichy avait suspendus se trouvaient réintégrés dans les six mois. Il s'agissait au sens propre, étymologique, de ce genre de révolution dont Brecht souligne l'ironie dans *le Cercle de Craie caucasien*. Ce sont donc beaucoup de professeurs issus de la Résistance que, dans les dix ans qui suivent la fin de la guerre, mon statut d'élève puis d'étudiant parisien va me permettre de fréquenter.

Auparavant, je veux me souvenir ici d'un de mes professeurs juifs. On ne le sait pas assez : beaucoup de professeurs d'allemand au début de la guerre étaient des juifs ashkénazes. Pourquoi ? Parce qu'ils parlaient yiddish, ce dialecte germanique d'Europe centrale, et cela les qualifiait autant que les Alsaciens pour enseigner avec naturel un allemand fluide et sûr. C'est pour moi encore un paradoxe de me souvenir que le premier professeur qui m'ait appris la graphie gothique (que les nazis avaient rendue obligatoire) était un petit professeur français, un juif qui s'appelait Lévy, Paul Lévy, et qui mettait un soin tout maternel à corriger nos hésitations et nos erreurs. J'ai appris bien plus tard, par Pierre Favre, biographe de Decour, que c'était un germaniste renommé, auteur de plusieurs ouvrages sur la diffusion de la langue allemande. C'est avec peine que je le revois, complètement isolé, tourner un jour avec angoisse dans la cour d'honneur du lycée dès qu'il eut à porter, fin mai 1942, l'étoile jaune. Les autorités l'ont congédié à la fin de l'année scolaire, après vingt-neuf ans d'enseignement, et nul depuis ne l'a jamais revu.

Je l'évoque dans mon poème de 1975, « Bonjour mes petits morts » :

Dans Paris supplicié et transi  
Tu trottes vers ton lycée  
Bientôt il s'appellera Decour  
Car Decour et Lévy vont mourir

Lévy Yvon mes petits morts  
Du quartier Jules-Joffrin et du métro Anvers  
De quoi donc est pavée la rue Sainte-Isaure ?

(1)Le contexte était passionnel ; cf. Drieu La Rochelle *L'Europe contre les Patries* (1931). Par ailleurs c'est l'époque du « Surréalisme au service de la Révolution » ; Robert Mangin, lui, vivait le Socialisme au service de la Fédération européenne.

De l'histoire de ses caves  
De la chair des souvenirs

Je ne pense pas que la question ait été étudiée, mais il faudrait chercher quel lien existe entre le déclin dramatique de l'enseignement de l'allemand en France depuis la 2<sup>ème</sup> moitié du 20<sup>ème</sup> s. et la disparition à peu près absolue des juifs ashkénazes dans les camps de concentration...

Quatre ans après l'armistice de 1945, en classe de première au lycée Jacques-Decour, j'ai la chance d'avoir comme professeurs une cohorte de résistants universitaires issus de la résistance intérieure : Jean Baby, en histoire, William Diville, en géographie, Edmond Lablénie en lettres. Je me souviens que Jean Baby, membre du Parti communiste à l'époque, nous fait éplucher les différents épisodes - quasiment jour après jour - de la Révolution Française de 1789. C'est un acte porteur de sens, une leçon de continuité : Résistance, suite et fin (provisoire...) de la Révolution de 89 !

Mais c'est Edmond Lablénie qui à l'époque me marquera le plus. Sa personnalité et la façon qu'il a de déposer en nous le flux de la vie n'a pour moi pas d'égal, malgré la valeur de ses collègues. Et son aura de résistant continue à me parler.

### A. Lablénie

[Imaginez un homme de taille moyenne, sec, brun, aux yeux noirs, avec un regard hardi, profond, batailleur ; le bois dont il était fait semblait constamment en train de brûler. J'aimais son accent périgourdin, chantant, qu'il portait avec fierté, en voisin de Montaigne (et qui lui venait, un ami vient de me le rappeler, de Sarlat, dans sa Dordogne natale). J'étais, je l'avoue, sous son charme. Sa pédagogie reposait sur une sorte d'engagement égalitaire envers ses élèves ; il nous traitait comme des adultes avec qui il convenait de discuter, et qu'il essayait de convaincre, avec autant de feu que de politesse, qu'il convenait de bien comparer Corneille et Racine. Il corrigeait nos dissertations en tapant à la machine, compétence rare et dévouement peu courant, des modèles structurés d'idées, d'arguments et d'exemples, qu'il nous distribuait.

Et pourtant quelque chose en lui m'exaspérait. C'était son goût - intransigeant - pour le classicisme en littérature. Et en art. Il adorait le chantre de l'art du 17<sup>ème</sup> siècle, Nicolas Boileau, il s'obstinait à préférer Voltaire à Jean-Jacques Rousseau, André Chénier à Lamartine, et il mourait de désir que nous partagions ses vues : cela me faisait bondir. J'avais 17 ans et seuls les romantiques m'inspiraient, soufflaient de la vie dans mon esprit. J'avais trouvé sur les quais les trois volumes des *Confessions* de Rousseau : c'était mon livre de chevet. Je ne pardonnais pas à Lablénie qu'il nous impose de canaliser notre ardeur à vivre comme il canalisait la sienne. Arrive cependant un jour où, en classe, ce self control va exploser, et où je serai touché par ce feu qui, dans la Résistance, le brûlait.]

Mais d'abord, quel résistant était-il donc ?

Un républicain, et épris absolu de démocratie et de liberté. Son père était, je crois, maire d'un village de Dordogne et résistant. Dès l'automne 1940, à Paris, Lablénie a l'audace de dénoncer en classe l'abandon des valeurs philosophiques de la République, la propagande de Vichy, du réactionnaire et paternaliste « État » français. Il fait circuler un tract appelant à manifester et à protester, à l'Arc de Triomphe, ce qui a lieu le 11 novembre 1940, date symbolique de la victoire en 1918 sur l'Allemagne impériale. Non seulement il y participe, il se heurte à la police, mais il commence à publier un journal clandestin, *Notre Droit*. Le témoignage d'une de ses étudiantes m'apprend qu'en 1942 il a assez de conviction pour qu'elle devienne membre de son réseau de résistance. Je ne connais pas le détail de son action, je sais seulement que, membre du Front National Universitaire dès sa création, il va en prendre la tête et, à ce titre, présider en 44-45 le Comité d'épuration des Inspecteurs généraux.

Cette épuration était nécessaire. Elle visait, dès la Libération, à éliminer, dans les domaines économique et administratif, ceux qui avaient collaboré avec Vichy et/ou aidé la Milice et la Gestapo.

(1)Le contexte était passionnel ; cf. Drieu La Rochelle *L'Europe contre les Patries* (1931). Par ailleurs c'est l'époque du « Surréalisme au service de la Révolution » ; Robert Mangin, lui, vivait le Socialisme au service de la Fédération européenne.

La rénovation de l'Education Nationale n'a rien eu d'un vent d'apocalypse, et n'a pas été aussi profonde que certains l'ont dit ; en extrapolant les chiffres donnés par Germaine Willard dans *l'Histoire de la France Contemporaine*, je peux avancer que sur 5 à 600.000 enseignants, un maximum de quinze mille dossiers a été examiné, que huit mille sanctions tout au plus ont été prises, dont pas plus de deux mille cinq cents révocations. Parmi les inspecteurs généraux, la proportion a dû être comparable. Beaucoup, parmi les démocrates et les patriotes, estiment que cette épuration a été insuffisante.

Et voilà qu'un matin d'avril 1949, 4 ans après, Lablénie, avec sa franchise habituelle, nous annonce, à nous ses élèves, la visite prochaine d'un inspecteur général. Il s'agirait d'un homme dont il a approuvé la condamnation par le Comité d'épuration qu'il présidait ; évidemment, il ne saurait être question de se laisser inspecter par ce genre de personnage, de se soumettre à son jugement, à son rapport au Ministère, ni, par principe, d'accepter que des collabos exclus par la grande porte reviennent par la petite. *Je vous le dis, si ce monsieur ose venir jusqu'ici, il ne posera pas la pointe du pied sur le plancher de ma classe ; mais mon pied, lui, vous verrez comment il le recevra dans les fesses.*

Ainsi la Résistance pouvait-elle continuer, entre ex-résistants et ex-accusés de collaboration, quatre ans après la fin de la guerre. Mais c'était une période charnière, où les choses devaient basculer.

L'inspecteur audacieux reçut sans doute son coup de pied aux fesses dans le couloir, et si nous, élèves, n'avons pas pu le voir, nous avons entendu le bruit des chaises bousculées et les échanges verbaux qui l'accompagnaient.

Seulement, quatre ans après, la Résistance n'avait plus pouvoir de décision ; l'ordre régnait, la machine administrative n'était plus contestable : plus question de remettre en cause l'Etat, redevenu la République. Le lendemain, c'est Lablénie qui était suspendu. Certains journaux affirmèrent plus tard que l'inspecteur en question avait des titres de résistant : la chaleur des passions était toujours là... En tout cas, après le coup d'éclat de Lablénie, que nous trouvions magnifique, c'était le vide. Un cratère, la bombe était tombée. Plus de prof, plus de cours. Le résistant admiré, abattu sous nos yeux...

Ce que nous ressentions, c'est que nous n'avions plus d'ami professeur, de proche jardinier, pour nous faire mûrir. Nous étions un peu comme des fruits gelés sur l'arbre. Sous le coup de cette répression, la décision de réagir ne pouvait pas traîner. Il fallait annuler cette contre-épuration. Mais comment ? Tout seuls d'abord, car nous comprenions qu'il n'aurait jamais accepté de téléguider une action en sa faveur : ce n'était pas un égotiste. Sans cours de français, nous avions du temps libre. De petits groupes se sont mis à rédiger un texte.

Or nous étions à quelque temps du baccalauréat, et le proviseur nous dépêcha un professeur de lettres remplaçant, incolore, inodore et sans saveur. Un brave homme placide, assez paysan, un peu perdu dans cette affaire dont il semblait tout ignorer...

Et c'est là que s'est produit un événement inattendu : l'immense majorité de notre classe de 1<sup>ère</sup> A 2 entra en résistance.

*Acte 1 : Résistance intellectuelle, passive.* Refus de répondre à l'usurpateur.

Appel des noms : Pas de réponse.

-- Vous savez, chers enfants, vous pouvez compter sur moi pour vous aider, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir, dans ces circonstances...hum... pénibles...

-- ...

-- Mais enfin, que voulez-vous faire ?

--...

-- Vous ne voulez pas travailler ? À six semaines de votre épreuve du baccalauréat ?

--...

-- Voyons, soyons sérieux !

--...

-- Je vais au moins vous lire ce beau passage de Chateaubriand...

De guerre lasse, le brave homme tout à fait décontenancé était sorti de la classe. Et nous...  
Nous, les élèves ?

*Acte 2. Résistance active. Politique.*

Aller avertir les journaux : solution évidente ! Et pour ça, ne plus aller en classe, faire grève. Refuser ce fantôme de prof à la con. Faire du battage, raconter et dénoncer le scandale.

Je suis allé avec d'autres acheter au kiosque du boulevard Rochechouart l'éventail des quotidiens de Paris, pour collecter leurs adresses, leurs téléphones ; au bout de quelques jours les rédactions de *Franc-Tireur*, de *Libération*, de *Combat*, de *l'Humanité*, de *France-soir* commençaient à passer nos infos, notre révolte, notre protestation. D'autres ignoraient volontairement notre démarche, la déformaient (*le Figaro* je crois), la tronquaient, mais quand elle passait, elle passait. Puis un deuxième article. D'autres journaux s'y mettaient. On existait. Le monde apprenait qu'un prof excellent, un vieux résistant de surcroît, venait d'être flanqué à la porte par un ex-épuré... Je n'étais pas le seul à ressentir que la lutte était grisante.

Mais, plus difficile, il fallait convaincre les parents de nous laisser *faire grève*, fait inouï et gravissime : depuis quand le droit de grève était-il reconnu aux élèves des lycées ?! Ma mère, bien ennuyée, a concocté une lettre diplomatique exposant qu'il semblait difficile de condamner dans l'immédiat l'action de son fils, qu'on devrait pouvoir s'attendre à une solution administrative d'apaisement... Mais la tension était vive : le lycée allait-il accepter de présenter à la première partie du bac des élèves qui se déclaraient grévistes, donc dans l'illégalité ? Certains camarades retournèrent dans une classe largement désertée. Le proviseur nous a, un jour, convoqués pour un speech : nous irions bien passer les épreuves du bac, mais les grévistes ne seraient pas acceptés à la rentrée, quels que soient leurs résultats.

Nous étions donc renvoyés.

Nous avons tous été reçus normalement au bac.

C'est ainsi que je fis mes adieux à mon lycée, à Jacques-Decour. Le lycée Jacques-Decour ! Le seul de France qui portât le nom d'un professeur résistant, de ce professeur d'allemand qui y avait enseigné jusqu'à son arrestation ; de l'homme qui avait écrit, dans sa vingtième année, le seul récit (stupéfiant de lucidité) dénonçant les prémices du nazisme : *Philisterburg* ; de l'homme qui préconisait de tout son cœur les Etats-Unis d'Europe ; de l'homme qui fonda avec Paulhan l'hebdomadaire *Les Lettres françaises* ; de l'homme au sourire moqueur et timide, que ses élèves aimaient ; de l'homme de 32 ans que la police française a arrêté et livré aux nazis, qui l'ont fusillé comme otage, au Mont Valérien, le 30 mai 1942, à 9 heures du matin... De l'homme qui, une heure avant sa mort, pense à ses élèves de 1<sup>ère</sup> et demande que son remplaçant leur rappelle la scène finale d'*Egmont*, de Goethe, où le jeune héros demande au peuple de savoir tomber joyeusement devant le tyran : « *comme je vous en donne l'exemple* »

De l'homme enfin qui écrit dans sa dernière lettre à ses parents :

*Je me considère un peu comme une feuille qui tombe de l'arbre pour faire du terreau.  
La qualité du terreau dépendra de celle des feuilles. Je veux parler de la jeunesse française, en qui je mets tout mon espoir.*

Je n'ai jamais pu oublier ces paroles d'humilité et de service.

Quant à nous, lycéens de la classe de 1<sup>ère</sup> A 2, nous venions un peu trop tôt en 1949 pour la réconciliation, nettement trop tard pour faire de l'agitation efficace, mais nous demeurions dans la ligne intemporelle de l'esprit de la Résistance : rien de légal ne prévaut contre la conviction de défendre une cause plus juste que la loi.

## B. Gallois

Le dernier professeur ex-résistant que je veux évoquer est Daniel Gallois. Nos chemins se sont rencontrés en 1951-52, en hypokhâgne au lycée Condorcet, où il enseignait les lettres. Si Lablénie m'avait initié à l'engagement politique, lui m'a aidé à gérer toute espèce d'engagement.

Capitaine dans l'Armée Secrète, spécialiste du renseignement, Gallois avait été pris par les Allemands. Torturé, il avait refusé de parler. Puis, condamné à mort, on l'avait amené devant le poteau d'exécution... Je reconstitue la scène : Il a le temps de voir le peloton de soldats vert-de-gris alignés face à lui, arme au pied. L'officier commandant le tir a le revolver au poing, pour le coup de grâce.

(1)Le contexte était passionnel ; cf. Drieu La Rochelle *L'Europe contre les Patries* (1931). Par ailleurs c'est l'époque du « Surréalisme au service de la Révolution » ; Robert Mangin, lui, vivait le Socialisme au service de la Fédération européenne.



On lui bande les yeux... Ni un moment de faiblesse de sa part, ni une promesse d'aveux. Il a le temps d'entendre le cliquetis des mousquetons qu'on arme. Il entend *Achtung...* Il entend *Feuer !*

...Et plus rien.

Il ne tombe pas. On lui dit que sa grâce est arrivée. Il vient de vivre sa fausse mort ; en fait, un simulacre. Tout ce cérémonial pour l'amener à parler. J'imagine comme si j'y étais, ses lèvres minces que j'ai si longtemps vues serrées, énigmatiques. Un mort-vivant était-il né, comme les Allemands l'espéraient ? Certains camarades prétendaient qu'il était devenu cardiaque. Mon témoignage, c'est que six ans après, redevenu enseignant, l'homme apparaissait devant nous comme chirurgien de notre cerveau malade, maniant sans trembler un élégant bistouri d'acier trempé. Son expérience de la mort approchée transparaisait dans sa pédagogie, comme pour nous faire accoucher d'une exigence de lucidité et de volonté qui nous manquait.

\*

[La plupart des profs, même charmants, ont comme toile de fond un égocentrisme d'abbé de cour :

- *Mes petits amis, je partage avec vous mes connaissances, vous faites vos exercices, merci ; si ça ne vous sert à rien plus tard, c'est votre problème, tant pis pour vous ; j'ai joué le jeu, j'ai ma conscience pour moi.*

Ils se repoudrent et ils s'en vont.

La position de Daniel Gallois était exactement inverse : il nous mettait en état d'arrestation mentale : ]

*Il est intellectuellement inadmissible que vous restiez aussi nuls que vous l'êtes. Je n'ai pas à vous apprendre à fonctionner comme des ratés. Sortez de votre crasse ou sortez de ma compagnie.*

Au fond, il projetait en nous une image virtuelle de résistants vainqueurs. Par quel moyen ? En nous répétant que nous étions de purs crétins. Il nous considérait, j'imagine, comme de jeunes recrues débarquant au maquis à qui il fallait tout apprendre. Des novices ignares et des froussards qui n'auraient pas la moindre chance, sans initiation et sans sacrifice, non seulement de vaincre, mais de survivre aux conditions spartiates qui s'imposaient. C'est de quoi il s'occupait avec ceux qu'il n'avait pas, si élégamment d'abord, fichus à la porte.

Il nous acceptait à l'essai ; dès les premiers jours d'octobre, nous étions en sursis, le temps (six semaines environ) qu'il s'assure de notre niveau, le plus souvent, selon lui, en dessous de zéro, mais surtout de notre trempe, de notre capacité à accepter une discipline. Il s'expliquait avec sa courtoisie d'acier : *Je ne pourrai évidemment pas garder les nuls. Je garderai ceux qui sont encore notables, même négativement. En dessous de zéro, vous pouvez espérer remonter à la surface. Mais si vous avez zéro, vous êtes dans l'infini de la nullité... Il vaudra mieux pour vous ne pas insister, je le dis dans votre intérêt.*

Ce genre de raisonnement sur le zéro, les mathématiciens ne le valident pas. Mais nous, nous étions des littéraires, les sciences humaines nous intéressaient plus que les sciences pures. Et puis, nous subodorions qu'il nous épurait, qu'il opérait une sélection au nom de l'excellence ; c'était comme un reflet de cette résistance qui ne pouvait être efficace sans un mode de vie rigoureux, sans faiblesse.

Une fois, il a précisé :

*Evidemment il y en a un certain nombre ici qui se croient naturellement intelligents. Les notes qu'ils découvrent sur leurs copies ont le mauvais goût de les offusquer. Tant pis pour eux. L'intelligence n'a rien à voir avec la nature. Il faut s'exercer. L'intelligence est une question de travail et de volonté.*

Ceux qui restaient au-delà de décembre (ce que j'ai fait, après un essai infructueux) ou qui ne s'étaient pas éjectés d'eux-mêmes, se sentaient acceptés dans la compagnie de ce capitaine ironique et dédaigneux : mieux, dans une légion d'élite où ils sacrifiaient la paresse de leur ego mais se réfugiaient dans l'orgueil d'avoir survécu à l'épreuve, et se flattaient de vivre en happy few. Condamnés à démolir quelque chose en nous pour préparer l'avenir, à être fusillés pour vivre sous une autre peau : tel est du moins mon ressenti.

(1)Le contexte était passionnel ; cf. Drieu La Rochelle *L'Europe contre les Patries* (1931). Par ailleurs c'est l'époque du « Surréalisme au service de la Révolution » ; Robert Mangin, lui, vivait le Socialisme au service de la Fédération européenne.

...Même les copies auxquelles il attribuait « moins huit », ou « moins douze » étaient couvertes de remarques de détail fines et précises. Cruelles, on tombait de haut. Laudatives, on n'en croyait pas nos yeux. Spécialiste du coup de fouet à l'encre rouge, ici encore il rejouait quelque chose du simulacre d'exécution, de l'épreuve à surmonter, de la force intérieure à dévoiler.

Je garde un souvenir théâtral de la reddition des copies, une à une, et il commençait par les plus basses. Dramaturgie des verdicts, sursis, condamnations, prophéties, encouragements. Nous le sentions : il se délectait de ce cérémonial. Je le sentais : il fallait en tirer profit. (C'est difficile à comprendre aujourd'hui ; les jeunes des classes moyennes vivent moins qu'il y a un demi-siècle, je crois, dans cette dialectique du défi public.) Il ne se désolait pas de notre ignorance, de nos fautes : il lui suffisait qu'elles arrivent à nous désoler, et publiquement. Au nom de quoi croyait-il en notre rédemption ? Pas au nom d'une foi religieuse ni d'une idéologie politique. En bonne part, je pense, au nom de son expérience de survie pendant la Résistance. Tenir bon, quoiqu'il arrive, par la force d'une conviction transcendante, et si possible laïque.

Peut-être, avec sa culture, jouait-il aussi à nous armer chevaliers, après nous avoir ramassés inertes sur le champ de bataille du temps. Jamais encore je n'avais pensé qu'un homme tiendrait autant à ce que nous acquérions une *valeur*. Il s'y employait en jouant. Cet homme de tradition, marqué au fer, jouissait visiblement avec nous d'un grand jeu, celui de la vie et de la mort.

## 7. interpréter et vivre

Je voudrais que dans ces portraits en acte, ma subjectivité n'ait pas trop trahi les quelques personnes dont je parle, qui m'ont été proches et que j'associe à l'idée, souvent lumineuse, de résistance. Toutes aujourd'hui sont disparues.

Je me sens mal à l'aise pour conclure. Mes expériences se sont restreintes à mon milieu de vie, où, enfant et adolescent, j'ai ouvert les yeux sur ce qu'on considère aujourd'hui comme de grands événements. On a vu quelles remarques je crois utiles de conserver, sur la qualité de résistance de diverses couches de classes moyennes, sur certaines conséquences pratiques de la guerre, des camps d'extermination. J'ai insisté sur l'épisode du deuxième exode, en 1944, de certains Parisiens, dont j'étais.

Je n'ai guère connu la Résistance populaire organisée, celle des communistes, des FTPF, de Jean-Pierre Chabrol, dont pourtant je me sens plus proche que de celle de l'Armée Secrète, que mon oncle et certains professeurs me semblent représenter. J'ai respiré à pleines narines la résistance des masses, celle que symbolisaient plutôt, à des niveaux divers, mon père et ma mère, celle aussi des sympathisants mous qui n'osaient pas aller plus loin qu'à la chasse aux rutabagas et aux pâtés d'écaillés de poisson, et qui protégeaient surtout leur famille ; celle des patriotes rentrés, des démocrates passifs, celle des anti-S.T.O. , des traumatisés par les menaces innombrables du quotidien.

Inutile de préciser que je n'ai jamais eu à exercer dans l'espionnage. Mais qu'ai-je tiré moi-même de toute cette expérience, de ces rencontres ? La portion congrue de l'héritage. Je me considère comme peu de chose auprès de ceux que j'ai admirés ; le courage ne s'imite pas. Dois-je en dire quelque chose ? J'ai été attiré par Castoriadis, mais sans adhérer à Socialisme ou Barbarie. J'ai agi en insoumis pendant la guerre d'Algérie, mais je n'ai pas déserté. J'ai milité longtemps au Parti communiste, mais je ne l'ai quitté que sur la pointe des pieds. J'ai alphabétisé en France, puis je m'en suis lassé. Difficile d'accepter ses défauts, erreurs et défaites. Après la création poétique, le monisme de l'Inde ancienne et le yoga m'ont aidé un peu à avancer. Ils sont une résistance contre la bestialité humaine.

Y aurait-il une résistance vécue sans transformation du vivant ? Pour résister à des maux comme l'injustice, la barbarie, la guerre, il faut les comprendre. Et nous comprendre aussi, en tant qu'humains en ce monde immense. Qu'ils nous touchent dans notre corps, dans notre esprit, dans ceux que nous aimons, dans l'image que nous nous faisons de la société, ces maux qui nous font réagir nous font réfléchir. Comment agir ? Pour quoi faire ? il n'y a pas de résistance contre un ennemi

(1)Le contexte était passionnel ; cf. Drieu La Rochelle *L'Europe contre les Patries* (1931). Par ailleurs c'est l'époque du « Surréalisme au service de la Révolution » ; Robert Mangin, lui, vivait le Socialisme au service de la Fédération européenne.

extérieur, sans une issue vers soi ; issue fluctuante elle-même. Peut-être convient-il de dépasser ses premiers instincts, son cerveau reptilien.

C'est la leçon que je retiens de Robert Mangin : plutôt que de d'aider, logiquement, l'impérialisme français à s'armer – à se réarmer - contre l'impérialisme allemand, qu'on forge des Etats frères en Europe. C'est la leçon que je retiens du poète résistant Paul Éluard, leçon que ma vie a essayé de faire sienne : transformer ses ennemis en frères. Après tout, la devise de notre république n'est pas si mal : *liberté, égalité, fraternité*. On devrait seulement commencer, aujourd'hui, à mettre *fraternité* en tête.

Hier soir je cherchais, pour finir et faire résonner ces propos, quelque parole de poète, deux ou trois vers qui soient justes. Je lisais Antonio Machado, qui a participé à la guerre civile espagnole contre Franco, cet homme pire que Pétain ; je lisais ses plaintes contre l'esprit de haine et la lâcheté

*qui coupent le bois de tes forêts de chêne, Espagne,  
alors que tout ce qui baigne dans la mer est le jouet de la trahison (...)  
tout ce qui purifie le sein de la terre s'offre à la convoitise.*

Impossible de terminer sur cette amertume. Je me suis par hasard souvenu que Robert Mangin était aussi poète. Son fils, mon cousin, m'a mis entre les mains ses belles *Visions Corses*, dont j'ai vérifié la date de parution : 1930. C'est dans ce volume que je puise les vers qui suivent, et qui couronnent un hommage à Paoli, grand résistant démocrate corse, opposant au tyran Napoléon, mais vaincu par lui. Robert Mangin donne la parole à la Corse, comme à une mère qui contemple ses deux enfants morts, autrefois adversaires

*Et le murmure maternel  
Tendrement s'enveloppe à leurs ombres  
Et résorbe leurs haines.  
Un souffle horizontal tranche à vif la colonne des ombres...*

J'aimerais terminer sur ce murmure et ce souffle horizontal lumineux. Puissent-t-ils accompagner encore quelque temps les visions de résistance que je viens de soumettre ici.  
Je vous remercie